

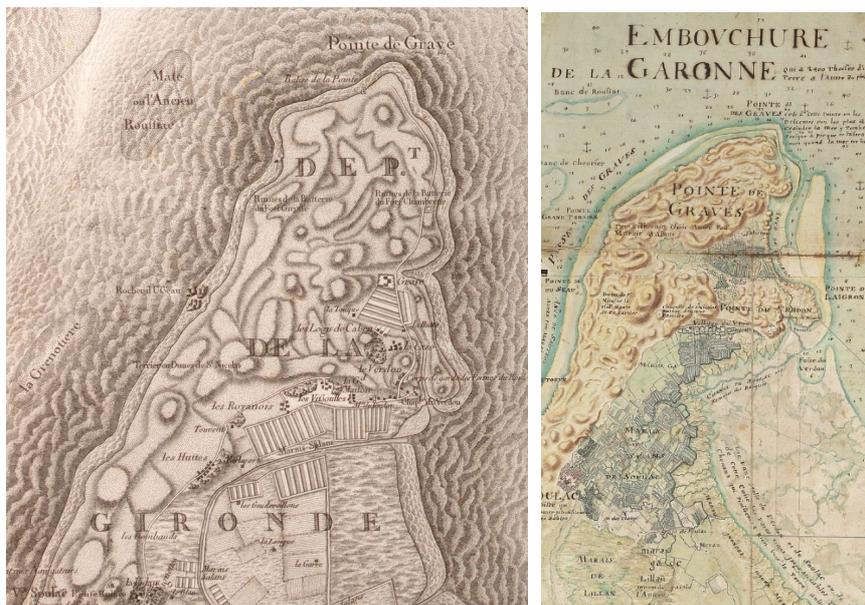
Le Un, Rivage(s)

À l'invitation de l'ensemble musical Le UN, j'ai participé à "un projet de territoire autour de la fabrication collective spontanée". À la suite d'un travail mené sur la Dordogne, Méandre(s), réunissant un orchestre d'improvisateurs et d'improvisatrices (Le UN) et des chercheurs et chercheuses dans des domaines très différents, l'expérience a été poursuivie sur l'estuaire de la Gironde, avec pour ma part la participation à deux jours de création en immersion dans le secteur du Verdon-sur-Mer.

Cette commune a été étudiée dans le cadre d'un inventaire du patrimoine culturel des communes riveraines de l'estuaire de la Gironde, en 2012-2013. L'objectif de cette mission : "recenser, étudier et faire connaître" le patrimoine local dans toute sa diversité. Il s'agit de constituer un socle de connaissances fondé sur des recherches historiques et un travail de terrain qui allie observation, analyse et photographie. L'ensemble des éléments collectés sont intégrés dans des bases de données documentaires accessibles à tous en ligne.

En octobre 2023, dix ans après l'étude, je reviens donc sur un territoire que je connais bien. Au cours de ces années, l'inventaire s'est poursuivi, en équipe, sur les deux rives de l'estuaire. En 2022, l'opération s'est achevée avec la publication d'un ouvrage de synthèse : Estuaire de la Gironde. Deux rives, un territoire (collection Les Cahiers du patrimoine).

À l'origine de l'étude, tout part de la carte IGN au 25 millième, et donc du territoire d'abord perçu en deux dimensions ; il s'inscrit également dans une chronologie, à travers les cartes historiques remontant au début du 18^e siècle. On y lit déjà la mobilité des paysages et l'évolution du territoire.



Puis vient le terrain, avec des sessions de travail in situ : on parcourt la commune, on arpente le territoire, chaque secteur est investi, chaque monument, chaque construction est prise en compte pour évaluer son intérêt historique ou architectural. Au-delà de chaque entité, il s'agit de comprendre l'estuaire et ses paysages qui s'imposent comme objets d'étude. Ces espaces dits naturels ont été façonnés et exploités par l'homme : ce sont des paysages construits qui racontent le rapport entre l'homme et son environnement au cours des siècles.

Lors de ce retour sur le terrain, avec l'ensemble Le UN, je suis observatrice, mais par habitude je consigne mentalement mes impressions dans une approche plus sensible du territoire. Chaque site choisi est une entité paysagère qui évoque également une page d'histoire. Le premier est celui de la Chambrette, à proximité du [port du Verdon](#) marqué par de forts repères visuels : rails de voie ferrée,

château d'eau, hangar de stockage, grues, paquebot accosté. Côté plage, sur [une digue éventrée](#), on aperçoit en arrière-plan les vestiges de [l'appontement pétrolier](#).

Prise de son à marée montante. Je suis spectatrice, un peu à l'écart, de la performance. Je découvre. Des sons viennent m'attraper même si je n'entends pas bien à cause du vent et du ressac. Il fait très beau, il y a beaucoup de moustiques et des gens se baignent ; un monsieur est intrigué par Natacha qui joue d'une petite flûte : il dit qu'il est né ici et que l'eau est bonne. Un peu plus loin, des gens sont sur la plage ; il y a aussi quelques pêcheurs. Pour percevoir les instruments, je me rends compte que je suis très attentive à l'environnement sonore. Se mêlent d'autres bruits : les vagues, le moteur du bac qui relie Le Verdon à Royan, deux mirages qui passent ; un petit avion également. De l'autre côté, les rives de Royan, de Saint-Georges-de-Didonne, de Meschers sont bien visibles.

Grand ciel bleu, l'estuaire est également bleu ; ici, on n'a pas conscience des limons charriés à chaque marée qui lui donnent habituellement une couleur café au lait. On ne perçoit pas non plus l'embouchure, on a l'impression d'un espace fermé avec le [Port Bloc](#) qui rejoint la côte royannaise.

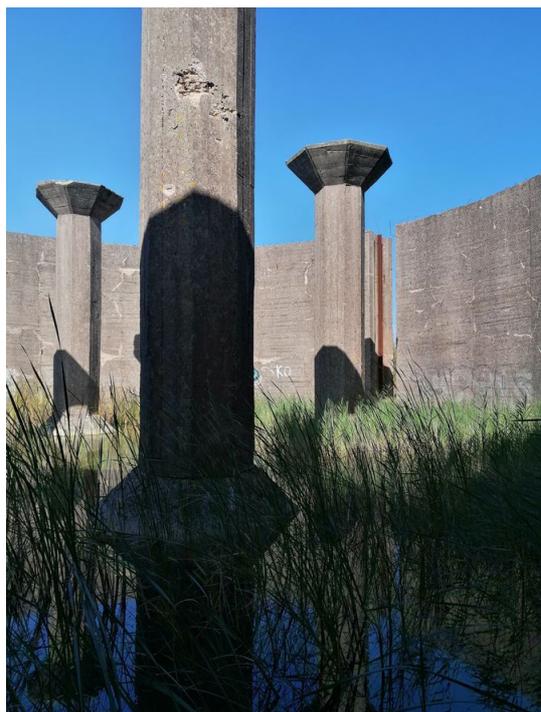
Les musiciens, les instruments et la musique investissent cet espace ignoré, délaissé, peu lisible, peu compréhensible constitué de ruines et de vestiges d'un passé révolu. Ce sont pourtant des éléments qui font sens, encore aujourd'hui puisqu'ils rappellent le passé du port pétrolier, celui de la défense contre les submersions, qui sont autant d'enjeux d'avenir encore pour le territoire. La démarche de l'Inventaire permet de décrypter ces traces, d'identifier ces vestiges et de leur redonner du sens. Les musiciens, eux, sont comme parachutés sur ce territoire, sans en connaître l'histoire, sans en déceler les codes. Sur ce moment d'improvisation se projettent des références. Un dialogue se noue ainsi entre la volupté de la contrebasse de Rozemarie et la brutalité des rochers ou du béton. Rozemarie est hollandaise, elle habite à côté d'Utrecht : je lui dis que les Hollandais sont venus au XVIIe siècle dans le Médoc pour assécher les marais. D'autres connexions plus inattendues s'imposent à moi quand Dominique avec sa vielle à roue semble émerger d'un tableau de Georges de la Tour (Le Vieilleur, vers 1620-1625, musée des Beaux Arts de Nantes).



Un peu plus loin dans la dune de la Chambrette, à l'ombre des pins, l'atmosphère a changé : on repère de nombreux rejets de pin, bien verts, qui ont l'air de se plaisir ici ; les aiguilles craquent sous les pieds. On est à l'abri de la dune qui forme une digue naturelle mais non loin d'un mur en béton de protection de la zone portuaire ; les oiseaux pépient. Je raconte à Natacha que les dunes ici "marchaient" et qu'elles ont été fixées par cette forêt et par la végétation. Elle me parle d'un film japonais « la femme des sables » d'Hiroshi Teshigahara (prix spécial du jury au festival de Cannes de 1964).

À nouveau, la présence des musiciens, des instruments et du matériel d'enregistrement semble incongrue dans cet espace dunaire. Dans ces lieux plus ou moins délaissés, autrefois laborieux (travaux de défense côtière, fixation des dunes, installations portuaires), l'art investit l'espace.

Un petit groupe décide d'aller explorer les anciens réservoirs allemands situés près de la capitainerie pour tester la réverbération dans ces structures de béton. Ambiance sonore et visuelle exceptionnelle ; enthousiasme général ; vestiges de colonnes à chapiteaux évasés, eaux stagnantes, végétation envahissante ; Patrick et Christian introduisent trompette et trombone à coulisse dans les orifices. On voit que le site est squatté, avec de nombreux tags (dont quelques-uns d'Alben). Le site inspire sans savoir exactement où nous sommes ; un lieu indéfinissable mais un univers qui invite à être exploré à la nuit tombée avec l'autre partie de l'équipe...



[Au marais du Conseiller](#) on entre dans un autre paysage qui a aussi son histoire et sa singularité. Quelques panneaux bienvenus donnent des indications sur la faune et la flore. C'est un enfer de moustiques ! Le territoire se découvre par strates, avec différents niveaux de connaissance : on peut rester en surface ou bien creuser et comprendre. C'est un paysage qui ne se livre pas immédiatement, un lieu difficile à cerner. Tout est plat. Façonné et dessiné par l'homme (marais salants et ostréicoles), il devient lisible d'en haut, alors qu'on reste au ras du sol...

Belle lumière de fin de journée ; une odeur d'antimoustique nous accompagne. Jeu d'une "bosse" à l'autre : les moustiques semblent disparaître au moment de la performance... puis reviennent. On voit des oiseaux, on entend des grenouilles... des voitures aussi qui passent sur la route ; et même un ULM. L'appel des huîtres est fort puisque l'on se trouve à côté des bassins aquacoles : malheureusement le producteur que l'on croise en sortant ne peut pas en fournir. Décidément, le territoire se mérite !

Les temps entre chaque prise de son sont précieux pour échanger, pour décanter, pour décompresser : le besoin de partager, de discuter est là, celui de faire groupe aussi. Certains proposent de se rapprocher pour jouer plus ensemble, d'être moins dispersés dans ces espaces immenses. Un cadrage méthodologique est nécessaire pour la prise de son. Le fait d'être filmé est aussi un paramètre à prendre en compte dans le processus de création. Les micros sont presque comme des personnes supplémentaires. L'improvisation est toute relative et demande

paradoxalement une préparation et une logistique importantes (repérage, vie collective, installations techniques, instruments à transporter...). J'y retrouve donc des similitudes avec la conduite d'un inventaire du patrimoine.

Ce qui est également commun à nos pratiques, c'est la recherche : les musiciens sont sur chaque site à la recherche d'un son, d'une réverbération ; l'improvisation nourrit une réflexion et une analyse, et constitue une étape parmi d'autres dans le projet. À l'Inventaire, peu de place est laissée à l'improvisation, avec une mission et une méthodologie bien définies. Pourtant le travail de terrain offre sa part d'imprévu et de rencontres. Les démarches artistique et scientifique procèdent aussi d'un va-et-vient entre terrain et recherches à distance au bureau/en studio. De l'instantanéité des mises en scènes in situ à la restitution, il y a aussi la nécessaire mise en forme du matériau brut collecté. Les données recensées lors de l'Inventaire sont également traitées et intégrées dans des bases de données, dans le but de conserver et de transmettre. C'est le partage, tantôt d'une expérience ou tantôt de connaissances.

Jour 2 : nous nous dirigeons plus au sud dans la commune de Saint-Vivien-de-Médoc. Le premier site choisi est [le chenal de Neyran](#), les marais et la digue. On se gare au pied de la digue : est-ce marée haute, est-ce marée basse ? On ne sait pas, on ne voit rien. Une fois sur la digue, l'estuaire est très loin : on se retrouve devant un espace encore une fois difficile à définir : marais, vasière ? L'eau remonte-t-elle et jusqu'où ? Submerge-t-elle cette végétation ? On imagine une végétation de type salicorne... Le sol est-il humide, s'y enfonce-t-on, a-t-on besoin de bottes ? À quoi correspondent ces pieux en bois ? Où se trouve l'embouchure ? La brume masque tous les repères : le site est investi à tâtons. Mise en scène en ligne des musiciens, dos à l'estuaire et face à la dune formant digue naturelle. À l'arrière de la dune, les mattes : mais c'est un autre univers qui n'est pas visible depuis la vasière.



On se trouve à l'écart du chenal dont le cours sinueux trace un sillon à travers cette vasière : on ne le voit pas rejoindre l'estuaire. Il est difficile d'évaluer l'étendue de cette vasière ; au loin l'estran est nu, c'est marée basse.

Pendant la mise en place qui demande du temps, je vais voir le chenal. Un monsieur arrive dans sa voiture : à peine ouvre-t-il sa fenêtre que les moustiques l'attaquent ! Nous entamons la conversation : je lui demande s'il connaît bien les lieux ; il est né ici et il a 72 ans. Immédiatement, il me dit qu'il a des photos : elles sont posées sur le siège passager de sa voiture. Il insiste pour me les montrer : on y voit une belle plage de sable et des personnes en maillot de bain, des enfants, un parasol ; on pêchait également avec un filet qu'on tirait, on s'amusait : c'était en 1991. Depuis l'anse s'est comblée ; les courants se sont modifiés ; les travaux de la zone portuaire en sont certainement une des causes. Les digues qui défendaient les terres des submersions sont aujourd'hui comprises dans ces terres ; les défenses qui avaient été installées sous forme d'épis forment désormais des

alignements de pieux de bois qui interrogent. Il s'agissait de l'armature de ces épis qui étaient remplis de cailloux et probablement revêtus de béton. Avec le temps, seul le squelette de bois de ces épis est conservé. Depuis le quai maçonné du chenal, on aperçoit en retrait un long mur qui servait également de digue. Le monsieur me raconte que les Allemands l'ont bombardée pour inonder les terres à l'arrière. Il me montre également que le sol a été exhausé par les dépôts successifs de limons ; il me dit que la base du mur est à 5 m du niveau actuel ; que le quai a également été exhausé : il me dit qu'il y a une date et me montre où elle se trouve. On entend le sifflet de Natacha qui ressemble à un oiseau : ça fait rire le monsieur ! Il me dit que je peux prendre en photo ses photos souvenirs avec mon téléphone. Il se souvient aussi des bateaux qui remontaient le chenal... Il s'en va. À la faveur de cette rencontre fortuite, je comprends mieux les lieux ; je peux même compléter le dossier documentaire que j'avais réalisé et dans lequel j'avais omis ces éléments, notamment cette date que je n'avais pas vue. Je suis aussitôt reconnectée à ma mission : le naturel revient au galop !



Mais l'installation est prête : musiciens, cameraman, micros sont en place ; je m'assieds sur un morceau de blockhaus qui dépasse de la dune. Ça commence : David en début de ligne lance l'improvisation ; ils ont prévu de jouer 25 mn. Les sons s'égrènent, se mêlent : les musiciens émergent de la végétation ; ils créent par leur alignement comme une ligne de fuite vers l'estuaire qu'on voit à peine au loin ; ciel et eaux se confondent. Ils forment un épi, chacun étant comme un pieu en bois. Avec ce que m'a raconté le monsieur, je me rends compte que ce paysage qui semble avoir toujours été le même est récent ; il y a 30 ans, les musiciens auraient été dans l'eau ! Au fur et à mesure, les nappes de brume se lèvent et, comme un rideau de scène, font apparaître le décor portuaire à l'arrière-plan. Nous étions dans un *no man's land*, nous retrouvons désormais des repères avec les grues girafes et le château d'eau du port. Les musiciens, dos à l'estuaire, n'en prennent conscience que peu à peu puisqu'ils restent à leur place mais pivotent pour orienter leurs sons vers les différents micros. Camille s'étonne à la fin : elle semble se réveiller à un autre endroit, elle a l'impression d'avoir changé de décor. Il y a des libellules et des papillons. Moment suspendu.



Avant de repartir, j'attire l'attention des musiciens sur le chenal ; je montre à Camille ce que sont les limons, les sédiments : elle s'assoie sur le rebord du quai et entend le ruissellement de l'eau qu'elle souhaite enregistrer.

Changement de site : la plage de Saint-Vivien et l'exutoire du [chenal du Gua](#) : la digue enrochée, l'eau qui vient la lécher, la plage avec ses cailloux et ses débris de coquilles d'huîtres. L'envie se dessine de jouer ensemble avec des cailloux au niveau du chenal, sur les rochers ; sur les palplanches en béton, beaucoup de petits oiseaux blancs brillent sous le soleil ; quelques voitures : de petits cabanons sont à louer ; aboiement de chiens.

Sur la plage, autre dispositif en mode « carte postale » (5 mn) avec les cailloux placés en cercle. Mathieu donne les instructions : pas de rythmique particulière mais un pulse, chacun le sien, sans faire attention aux autres, ne pas faire de la musique ! D'abord éloignés des micros placés au centre puis se rapprochent, puis tournent autour. Au loin, on entend un boum-boum : le moteur d'un bateau ? Un petit bateau à moteur sort du chenal ; on entend les oiseaux.

Camille souhaite expérimenter un amas de coquilles d'huîtres sur la plage : écrasement, lancé, brassage d'huîtres, l'exercice se transforme en jeu d'enfants. Dominique parle d'un retour à l'âge de pierre : c'est au moins un retour au bac à sable ! Avec beaucoup de joie : moment de joie qui clôt mon expérience estuarienne avec l'ensemble Le UN.



Cette expérience d'improvisation, l'instantanéité du projet pouvaient paraître de prime abord tout à fait opposées à la démarche de l'Inventaire qui s'inscrit dans le temps et qui replace les objets étudiés dans une chronologie, dans la longue durée. Mais finalement, le projet artistique s'écrit également

dans la durée, c'est une construction et une recherche qui évoluent, avec différentes séquences et étapes pour créer une œuvre.

L'instantanéité est toute relative puisqu'elle vient nourrir et construire un processus créatif dans d'autres temporalités. On retrouve une volonté de conserver et de transmettre en mêlant performance, captation vidéo, enregistrement sonore, restitutions, travail en studio... Différents outils sont nécessaires pour capter l'instant et conserver la création collective. La diffusion est au cœur du projet pour faire connaître ce travail au plus grand nombre.

Je n'ai assisté qu'à une partie du projet – un secteur, une session de prise de son in situ –, qui n'est pas une fin en soi mais un matériau qui va être modelé, retravaillé dans une œuvre collective bien plus large. Cette collaboration m'a permis de redécouvrir le territoire, de faire un pas de côté par rapport à l'approche habituelle : l'ensemble Le UN m'a ainsi offert l'opportunité de m'extraire de ma pratique pour appréhender le territoire à travers un autre dispositif. Avec la curiosité de voir et de partager l'œuvre qui aura émergé de cette rencontre entre les musiciens et l'estuaire.